

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jacques Pelletier, Yvan Lamonde et Jonathan Livernois, Claude Beausoleil

Claudine Potvin

Numéro 142, été 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64670ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (2011). Compte rendu de [Jacques Pelletier, Yvan Lamonde et Jonathan Livernois, Claude Beausoleil]. *Lettres québécoises*, (142), 50–51.

☆☆☆☆ 1/2

Jacques Pelletier, *Croisements littéraires et politiques. Écriture et émancipation. Écrits à contre-courant 3*, Québec, Nota bene, coll. « Interventions », 2010, 322 p., 23,95 \$.

La charge du critique « épormyable »

Textes engagés, les « croisements littéraires et politiques » de Jacques Pelletier rejoignent le lecteur et le militant. La littérature n'est d'ailleurs jamais très loin du politique, quoi qu'on en pense, quoi qu'on en dise.

Les textes de Jacques Pelletier tombent toujours à point. Ils nous rappellent à l'ordre, non par opposition au chaos, mais bien à la mémoire de ce qu'on ne devrait pas oublier : les enjeux littéraires et culturels, certes, mais aussi la dimension sociale et politique de l'écriture.

La « tribu beaulieusarde »

Dans la première partie de son livre, Pelletier revient sur la question nationale en s'attardant à deux écrivains québécois, soit Victor Lévy-Beaulieu et Jacques Ferron. Pelletier voit dans l'œuvre de Beaulieu, qu'il qualifie de « globalisante et polyphonique » (p. 17), un désir de totalisation de soi, des autres et du monde. Œuvre « déconcertante dans son étrangeté et son apparente irrationalité » (p. 70), tendant tout de même vers l'élaboration d'une épopée constamment rendue impossible par les procédés mêmes de distanciation que l'écrivain utilise. En ce sens, selon Pelletier, l'œuvre de VLB ne propose en aucun cas l'avancée d'un peuple vers sa libération, mais plutôt une série de défaites que l'histoire québécoise ne cesse de confirmer, à moins de concevoir l'entreprise scripturaire de Beaulieu comme « la reconstitution familiale reconnue comme typique, sinon exemplaire, d'une histoire collective » (p. 21). De Melville à Joyce, de Papineau à Gauvreau, d'Abel à Bourgault, « tout chez VLB part de soi et revient à soi par un détour dans le monde et les livres » (p. 32) ; simultanément, une quête langagière confère au texte une forme d'essoufflement verbal épique (que l'aspect carnavalesque renforce) récupéré à son tour par un souffle politique porté par l'obsession et la prétention de l'auteur de créer « une Bible dans laquelle la communauté québécoise se reconnaîtrait » (p. 88) et pourrait enfin réaliser son destin.

Sous *Le ciel de Québec*

Dans ce chapitre consacré à Ferron, Jacques Pelletier s'attarde à la chronique religieuse, au récit nationaliste et à la bataille livrée autour du groupe de *La Relève*. S'il déconstruit la première lecture catholique du *Ciel de Québec*, le critique met en doute l'unité suggérée par l'« enquébécoisement » du protagoniste Frank Scott et le miroitement problématique d'une nouvelle nation. Selon l'auteur de *Croisements*, « ce n'est pas l'Église qui donne sens et cohérence à la nation, mais bien plutôt cette dernière qui lui assigne sa place et sa fonction dans le cadre

d'une conception gallicane et mécréante propre à Ferron » (p. 113). Enfin, Pelletier montre comment, sous la plume de Ferron, les écrivains de *La Relève* (de Jean Le Moyné à Gilles Marcotte) dégringolent de leur « boursofflure » et comment « [l']épiphanie s'est transformée en eschatologie » (p. 124).



JACQUES PELLETIER

Émancipation

Dans la deuxième partie, Jacques Pelletier explore les concepts d'Histoire, d'oppression et de révolution, de crise et de démocratie, à travers les écrits de Daniel Bensaïd et de Hermann Broch. Témoignage publié lors du décès du premier, « Éclats de mosaïque » rend hommage à l'intellectuel engagé. C'est avant tout une pensée au service de l'action que célèbre Pelletier et à juste titre ; ce dernier passe donc en revue les lectures que fait Bensaïd de Marx, de Bernard-Henri Lévy, de Mitterrand, de Jeanne d'Arc, entre autres, qui s'appuient « sur une conception d'abord politique de l'Histoire » et sur une « visée émancipatoire du monde » (p. 189). Plus loin, Pelletier résume et explicite la notion de « folie des masses » élaborée par Broch qu'il présente comme précurseur d'un socialisme nouveau. En dernier lieu, la troisième partie de l'ouvrage est consacrée à Robert Élie et à Pierre Gélinas, critiques de la société de l'époque ; retour sur *La Relève*, *Cité libre* et le personnalisme chrétien.

« Contrepoints » et polémique

Directs, ponctuels, factuels, acerbes, ironiques, parfois caustiques, mais combien savoureux, ces textes intercalaires (que ce soit sur le nationalisme identitaire, la « gauche efficace » de Jean-François Lisée ou la névrose collective) radicalisent le discours. Il se peut bien que certains lecteurs n'aiment pas ce livre en raison de son ton mordant. Personnellement, c'est la raison pour laquelle je le trouve rafraîchissant, pertinent et nécessaire, surtout dans la critique québécoise actuelle.

☆☆☆☆

Yvan Lamonde et Jonathan Livernois (dir.), *Culture québécoise et valeurs universelles*, Québec, PUL, 2010, 452 p., 39,95 \$.

Le Québec dans le monde

Alors que les départements d'études culturelles se multiplient, il convient encore de s'interroger sur la culture ou les cultures québécoises. Faut-il encore le faire à partir de la dichotomie individuel / universel ?

C'est précisément dans cet esprit qu'Yvan Lamonde et Jonathan Livernois ont réuni ici une trentaine d'essais présentés lors d'un colloque auquel des chercheurs étrangers et québécois, œuvrant dans

des domaines pluridisciplinaires, furent invités à se pencher sur ces questions. À l'ère de la globalisation et de la mondialisation, la frontière entre l'individuel et l'universel tend à s'effacer. Dans ce contexte, c'est plus en termes d'interaction que de séparation que les travaux rassemblés dans ce volume réexaminent le sujet.

L'universel : un effet de miroir

Dans son essai qui sert d'introduction, Georges Leroux écrit : « La question de l'universel ne se comprend, ici comme ailleurs, qu'à compter de la requête du particulier. » Il se demande également : « Pourquoi ne suis-je pas capable de me comprendre moi-même autrement qu'en cherchant dans un autre la reconnaissance qui me rendra à moi-même ? » (p. 1) Leroux remet en question un universel qui nous a été transmis comme un absolu et réclame le privilège de la différence. Longue discussion qui n'a pas fini d'interpeller les



Québécois, comme la Commission sur les accommodements raisonnables l'a montré.

La culture élatée

On trouvera dans cet ouvrage des analyses littéraires, des études sociologiques, des considérations d'ordre historique et esthétique; les auteurs s'attardent sur les notions de métissage, de transculture, de littérature-monde, d'interculturalisme, d'universalité et de modernité. En outre, ils se penchent sur les théories de la culture, les façons et le besoin d'universaliser la spécificité, sur l'écriture de la différence et de l'universel, sur la transmission et la diffusion de nos modèles, bref, sur le vécu et les valeurs des Québécois. Auteurs, critiques, philosophes se voient ainsi conviés à la grande table de la culture non pas pour l'encenser, mais plutôt pour la décortiquer, la faire parler, la repenser. Le défi, relevé et en grande partie réussi, consiste donc à lier et délier « culture québécoise » et « valeurs universelles ».



Claude Beausoleil (dir.), *Héritages du surréalisme*, Montréal, Le Noroît, coll. « Chemins de traverse », 2010, 152 p., 18,95 \$.

Surréalisme et boule de neige

Héritages du surréalisme porte sur l'influence du mouvement surréaliste en Amérique et en Europe. Le livre reprend les interventions, parfois contradictoires, présentées lors d'un colloque organisé par la Maison de la poésie de Montréal.

Si le surréalisme a survécu dans la poésie française et belge contemporaine et en Haïti, selon Francis Combes, Pierre-Yves Soucy, Françoise Lalonde et Rodney Saint-Éloi, c'est loin d'être aussi évident au Québec.

Ni vu ni connu ?

En 1985, Gilles Hénault tenait ces propos que Karim Larose, pas tout à fait convaincu de la justesse du commentaire, cite dans « Contretemps surréaliste » : « [L]e surréalisme ne nous a jamais pénétrés vraiment. On était trop loin des conditions qui ont fait naître le surréalisme [...] ce n'est pas très évident au Québec, même chez ceux qu'on considère comme les poètes les plus surréalistes. » (p. 27) Bien sûr, les poètes de l'Hexagone, et bien d'autres après eux, ont lu Aragon, Éluard, Breton, etc., mais est-ce suffisant ?

Surréalisme en peinture

À ce sujet, Gilles Lapointe déplace la discussion. Reprenant Giguère selon qui il n'y aurait pas eu de véritable groupe ou de mouvement surréaliste sur la scène littéraire québécoise (p. 51), il aborde néanmoins « l'empreinte profonde que Breton a laissée sur le monde des arts visuels » (p. 51) dans son article intitulé « Un soleil noir dans le sablier automatiste ». Lapointe, dont les travaux sur Borduas sont bien connus, démontre ici comment, à partir de certains témoignages de



quelques signataires du *Refus global* et de Breton, « le désaccord entre les surréalistes et les automatistes montréalais repose sur une conception différente de l'œuvre et du rôle de l'art dans la société » (p. 52), levant ainsi quelque peu le voile sur un malentendu longtemps entretenu par la critique.

Parler pour parler

En réalité, ce petit livre ne nous apprend pas grand-chose. Dans sa présentation, Isabelle Courteau évoque la poésie « inspiratrice » de Paul-Marie Lapointe, mais rien d'autre n'en sera dit. On aurait aimé un texte de Claude Beausoleil. C'est un peu comme si le directeur reniait son collectif. Finalement, on se demande à

quoi riment les divagations de Peter Dubé sur l'homophobie de Breton. Et le surréalisme dans tout ça ? À la toute fin, par bonheur, la conversation « surréaliste » qui met en scène André Breton, Philippe Haeck et Gilles Hénault nous permet d'imaginer un autre colloque et un autre livre. 

infocapsule

La Presse sans le papier ?

On se souvient que le syndicat et Gesca, propriétaire de *La Presse*, avaient conclu une entente historique, les membres du syndicat ayant été convaincus que, oui, la version papier de *La Presse* était en perte de vitesse faute du soutien des publicitaires. De fait, la direction de Gesca se prépare à faire disparaître la version papier de son quotidien en proposant à ses abonnés d'utiliser une « ardoise » d'Apple (ou un équivalent) en échange d'un abonnement de trois ans à son édition électronique. Le hic est que, pour l'instant, on ne peut faire disparaître totalement l'édition imprimée qui serait ainsi réduite à 75 000 exemplaires. À suivre...